



La Plume du président

Qui aurait pu imaginer que nous pourrions associer dans le même éditorial les figures aussi contrastées de Pierre BOULEZ et de David BOWIE ? Mais la disparition à quelques jours d'intervalle de ces immenses artistes et créateurs m'invite à évoquer le souvenir de musiciens sans doute quelque peu étrangers à l'univers des adhérents de LYRIA qui, cependant, se doivent de ne pas ignorer leur place considérable dans la culture de notre temps.

David-Robert JONES

Né en 1947 à Londres, il prendra le pseudonyme de David BOWIE en hommage à James BOWIE, un héros du Far-West. Il débutera en 1965 à Paris au Golf Drouot.



Artiste protéiforme, « l'homme aux 1000 visages » révolutionnera le spectacle aussi bien que le style musical quand il rentrera en scène en 1971 habillé en femme dans son titre **Honky Dory** donnant naissance à son double créatif « Ziggy-Stardust (personnage qui inspirera d'ailleurs celui de Ziggy dans l'Opéra Rock » STARMANIA »). C'est le choc et le début de la vogue du Glam-Rock. Cette affirmation d'une ambiguïté sexuelle décomplexera un monde très électro-macho. Sans cesse en mutation, en évolution, en recherche, cet artiste aux 140 Millions de disques oscillera entre le Funk, le Punk, le Rock - jazz. Féru d'expérimentations musicales et visuelles, de sonorités et de mélodies inouïes que sa voix envoûtante mariée avec son regard qu'une dilatation persistante d'une de ses pupilles rendait fascinant, David BOWIE, personnage quelquefois excessif, était curieux de tout et s'intéressait aussi bien au KABUKI et au Théâtre NO japonais, qu'au Mime qu'il avait découvert avec Marcel MARCEAU ou à la littérature russe, à la peinture et au cinéma pour lequel il avait tourné une trentaine de films dont FURYO de Nagashi OSHIMA ou LES PREDATEURS de Tony SCOTT avec Catherine DENEUVE et Susan SARANDON. Et son fils Duncan JONES est d'ailleurs réalisateur. Absent des scènes depuis 2004 suite à un accident cardiaque, David BOWIE est décédé le 10 JANVIER 2016 quelques jours après la sortie de « BLACK STAR ».



Pierre BOULEZ

Né en 1925 à Montbrison, élève d'Olivier MESSIAEN, mais aussi, doué pour les Mathématiques (il a fait Maths Spé et préparé l'Ecole polytechnique), pour la Physique et la Chimie, on ignore souvent ses débuts sur la scène des Folies Bergères aux ondes Martenot puis comme directeur de la Musique à la Compagnie Renaud-Barrault.

Fondateur des concerts du Domaine musical, Boulez comprit assez vite qu'un désaccord avec André MALRAUX et un certain conservatisme des élites françaises de l'époque étaient un frein à son potentiel de créativité et à son désir de modernisation des structures d'enseignement et de diffusion de la musique. C'est d'abord en Allemagne à Darmstadt mais surtout à Baden-Baden avec ses collègues Nono et Stockhausen qu'il trouvera la plate-forme d'un foisonnement artistique nouveau quelquefois en rupture de ban avec une tradition « datée » qu'il n'épargnera pas. C'est le président Pompidou qui le conviera à rentrer en France et qui l'associera au projet de son Centre où Boulez installera dans ses entrailles l'IRCAM (Institut de la recherche et coordination acoustique-musique), extraordinaire outil d'exploration de mondes sonores en lien avec les avancées technologiques et siège de l' **Ensemble InterContemporain**. Dès lors, Pierre

BOULEZ, ne cessera de solliciter les subventions –ce qui n’alla pas sans polémiques ou brouilles publiques–pour doter le pays mais surtout la capitale de structures novatrices. On pense à l’Opéra Bastille, la Cité de la Musique mais aussi à la Philharmonie de Paris qu’il n’a malheureusement pas eu le temps de voir vivre.

Homme d’une culture superlative, il a toujours plaidé pour une interactivité des Arts, une réelle transdisciplinarité. Il a une passion pour MALLARME (*Pli selon Pli pour Soprano et orchestre*), pour René CHAR (*Visage Nuptial pour Soprano, alto, chœur de femmes et orchestre / Soleil des Eaux pour soprano, chœurs et orchestre / Le Marteau sans maître pour voix et 6 instruments* qui plaisait tant à Jacques CHIRAC), pour MICHAUX, Paul CLAUDEL, ARTAUD, Jean GENET mais aussi pour la peinture de KANDINSKI, MONDRIAN, MIRO, BACON ou Paul KLEE auquel il a consacré un livre « **Le Pays fertile** ». C’est en concert plutôt qu’en CD qu’on doit entendre la musique de Pierre Boulez pour se laisser envouter par le travail de résonances d’*In memoriam Bruno Maderna*, sa pièce la plus immédiatement abordable ou l’incroyable conversation virtuelle entre une clarinette solo et son « avatar électronique » de *Dialogue de l’ombre double* que certains d’entre vous ont découvert dans la chorégraphie équestre de BARTABAS lors de son spectacle **TRYPTIK**.

Pierre BOULEZ, c’est aussi le travail sur la durée, le temps, le mouvement et ses composantes ***dans Explosante-Fixe, Répons, Eclats, Notations..*** ou la place donnée à un certain « hasard organisé ». Ce sont aussi des recherches acoustiques très poussées où le spectateur est intégré dans le jeu instrumental de part sa position souvent non frontale.

Musique exigeante, difficile d’exécution, son oeuvre incita Pierre BOULEZ à se muer en chef d’Orchestre d’une façon quasi autodidacte si ce n’est le soutien et les conseils d’Hans ROSBAUD.

C’est ainsi qu’il va très vite se révéler un des plus grands chefs de notre époque, prenant en charge l’Orchestre de Cleveland (1967-1972), l’orchestre de la BBC (1971-1977), l’Orchestre Philharmonique de New-York à la succession de L. Bernstein. Il sera l’invité des plus grandes phalanges mondiales (Philharmonie de Berlin ou de Vienne...). Sa direction à mains nues qui comme il le disait « ***est ce qui se voit mais ne s’entend pas et qui permet d’ordonner les sons qui, eux, s’entendent mais ne se voient pas*** », loin de tout pathos ou sentimentalisme, sa précision rythmique, son sens de la structure rendant transparentes les polyphonies les plus touffues, son incroyable oreille détectant l’erreur d’un 3^{ème} violon dans un orchestre fourni étaient admirés et recherchés. Comme chef, son répertoire d’élection était, outre la musique contemporaine, la 2^{ème} Ecole de Vienne (Berg, Schönberg, Webern), Debussy, Ravel, Mahler, et bien sûr Bartok et Stravinski. Mais celui qui voulait à une époque « brûler les maisons d’opéra » (au sens de dépoussiérer répertoire et transmission au public) s’est aussi révélé un extraordinaire « directeur de fosse ». Dès 1966 W. Wagner lui confie la direction à BAYREUTH de PARSIFAL en remplacement de H. Knappertsbusch et en 1976 et pour 5 ans « la fameuse Tétralogie du Centenaire dans l’absolue complicité avec l’homme de théâtre Patrice Chéreau, une production qui, passés les sifflets prémédités, fait encore de nos jours référence. Cette entente, il la retrouvera en 1979 pour la 1^{ère} mondiale de la version intégrale de LULU de Berg à l’Opéra-Bastille, comme il l’avait partagé avec J.L. Barrault pour Wozzeck ou P. Stein pour Pelléas de Debussy ou Moïse et Aaron de Schönberg. Son souci d’éveil, de transmission, Pierre BOULEZ y sera fidèle tout au long de sa carrière. Au Collège de France certes, mais surtout dans des classes de direction, d’analyse musicale et de composition dans le monde entier : par exemple à Avignon, Bâle et en dernier lieu à Lucerne. ***De nombreuses Vidéos sur internet témoignent de sa pédagogie éclairée.*** Et lui qu’on considérait comme méprisant, cassant avec les incompetents ou les imposteurs, se révélait comme l’écrivait Jacques DRILLON « scintillant, spirituel, souple, amical, presque affectueux avec ses étudiants ». Avec Olivier MESSIAEN et Henri DUTILLEUX, Pierre BOULEZ restera un des phares culturels français de notre époque.

